

La seule liberté

Émilie Major-Parent

Numéro 87, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69973ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major-Parent, É. (2013). La seule liberté. *Brèves littéraires*, (87), 49–51.

ÉMILIE MAJOR-PARENT

LA SEULE LIBERTÉ

Le soleil à peine levé s'écroulait de tout son poids sur les corps en mouvement de Dharavi, leur infligeant un supplice acharné. Tel un voleur, il s'emparait des peaux restées à découvert – d'un quelconque bras ou d'une quelconque nuque qu'un pan de toile n'avait pas su camoufler – pour ensuite se les approprier et les faire fondre jusqu'à l'os, puis jusqu'à la folie. Sous son emprise, même l'eau devenait bouillante et esclave de ses ordres dans les gourdes et les flasques, si bien que personne passé dix heures n'en buvait plus une goutte, abandonnant son être désenchanté à l'Être Suprême et se laissant inmanquablement choir au sol pour y effectuer la besogne quotidienne. Du haut du ciel, le maître soleil contemplant ses disciples obéissants ou plutôt soumis, cachés tant bien que mal sous de misérables cabanes. Un million de gens, deux millions d'yeux noirs impassibles et sur chaque front, des centaines de millions de gouttelettes de sueur qui s'évedaient des pores.

C'était la vie typique de l'Inde, avec l'envie de résister, mais l'espoir terni par une impossibilité de changement. Néanmoins, le travail animait les cœurs de ce bidonville surpeuplé, et chacun se disait que peut-être un jour il y aurait dans l'existence un peu de chance qui les gratifierait de leurs efforts. C'était la vision qu'avaient les chercheurs de trésors dans les grands dépotoirs malodorants, c'était la vision qu'avaient les confectionneurs de sacs à main tapis derrière les kiosques, chaque millimètre de doigt piqué par une aiguille effilée, c'était également la vision qu'avaient les cuisiniers modestes de plats indiens enfermés dans un mètre carré de tôle chauffée à blanc par le soleil, dans une chaleur exacerbée par les cuissons. Pourtant, ce n'était pas la vision qu'avait Rushir Kushal, ce jeune Indien accroupi par terre sur le chemin principal, les os saillants à travers ses vêtements tachés et humides.

Comme la plupart ici, Rushir avait la peau dure et brûlée par le monstre du ciel et les cheveux noirs comme le charbon. Seul son regard le distinguait d'autrui : un regard vif, avide, avec cette impression qu'il donnait d'en

savoir davantage que bien d'autres, mais sans prétention. En vérité, Rushir savait simplement que la vie se résumait aux mêmes actions qui, jour après jour, devenaient automatiques et sans plaisir. Il n'y avait aucune magie, aucun destin ni aucun miracle. Chaque matin, il se réveillait avant l'aube pour bénéficier d'une fraîcheur appréciable, puis apportait du matériel dans un sac et se rendait dans sa rue préférée pour s'y installer et commencer le travail. Un ballon de soccer, deux ballons de soccer et ainsi de suite. Les yeux baissés, à répéter les mêmes gestes dans la même position. Les gens autour de lui, la nuit comme le jour, ne semblaient jamais se reposer, continuellement inquiets du lendemain. Les revenus seront-ils importants ? Fera-t-il très chaud ? Des émotions contagieuses émanaient des esprits, avec pour ultime résultat que tous s'avouaient malheureux, sans pour autant avoir le temps de l'être.

Il devait bien y avoir un moyen de contrer ce malheur accablant et de le rendre autre... de le rendre heureux. Mais comment le malheur peut-il devenir bonheur, se demandait Rushir, ça n'a aucun sens. C'est alors qu'il leva les yeux et suivit du regard le coursier à vélo qui s'avançait sur le chemin. Lui vint une pensée qui changea le cours des choses : ce coursier à vélo, celui-là même qu'il voyait, n'était-il pas plus heureux, lui ? Lui qui pouvait aller plus vite, lui qui ne perdait pas de temps pour accomplir sa tâche quotidienne, ne souriait-il pas au loin ? Ce coursier que l'on attendait devant sa porte, celui qu'on espérait... Ce coursier qui avait l'avantage de devancer, d'avoir du vent... d'avoir du vent...

Que ne donnerait-il pas, pour une minime brise durant cette canicule si pénible à vivre ! Ce coursier, c'était peut-être lui. Il se l'imagina bien fort et il devint coursier, pédalant avec énergie, le plus vite qu'il était humainement possible de se propulser. Il tendait les bras grands ouverts pour capturer à travers ses vêtements, la brise frôlant sa peau et la séchant... Le monde était soudainement très beau, car Rushir était en mesure d'être ce qu'il voulait. C'était la première fois qu'il rêvait avec une telle ferveur et le temps fila très vite. Il rêva éveillé tout l'après-midi. Il se dit à lui-même qu'il recommencerait certainement, car il était maintenant entouré de quatorze ballons bien faits, et le soleil se couchait doucement, vaincu. Parfois, quand l'espoir à lui seul ne peut faire

subsister, il n'est rien qui puisse améliorer notre sort, se dit-il sur le chemin du retour, hormis un brin d'égarement, d'imagination. C'est la plus belle des libertés universelles.

MARCELLE BISAILLON

OURAGAN

Les chimères se sont mystérieusement envolées vers les contrées du Nord pétries de froid. Les outardes ont quitté les pays septentrionaux et sont descendues vers le Sud à la recherche du temps arrêté. On paresse sous la canopée dont les ombres confrontent les herbes folles. On se laisse bercer par le doux zéphyr venant de la mer des Caraïbes ou du golfe du Mexique. On songe aux nôtres restés là-haut à bosser sous la férule d'un patron à la mine patibulaire ou à la main leste. Pas de regrets, on est ici pour se la couler douce et pour faire le plein de soleil pour le reste de l'année. Pas de nouvelles de la vie politique là-haut, pas de soucis non plus.

La saison est clémente, le ciel serein, l'air doux et le vent à l'avenant, les blancs nuages floconneux bati-folent au-dessus de nos têtes, les voiliers dérivent paresseusement au large des côtes. Tout baigne, le bonheur semble installé à demeure. Un bonheur fait d'artifices, aléatoire, sujet aux plaisirs superficiels que procurent des vacances au soleil et le farniente aux côtés des latinos entreprenants ou placides, c'est selon. Les corps dénudés s'offrent à la nature.

Au pied de la Soufrière qui gémit, on se surprend à frissonner malgré la chaleur. Soudain, les bambous altiers s'inclinent sous les secousses de l'ouragan qu'on n'avait pas vu venir. On a confiance qu'ils plient mais ne rompent pas. Les cacatoès, inquiets, ont cessé de siffler leur mélodie. Les pics se sont cachés sous la feuillée. Il faut, de toute urgence, se mettre à l'abri.

Tout a basculé en fin de journée, les eaux de jade se sont réveillées et, de déferlante en tsunami, ont tout balayé, nettoyé, lavé, détruit. Sensibilité friable du temps qui file, transhumance avérée. C'est le chaos, on est